L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 20 DECEMBRE 1888. 62me Année

Baforr & Dumas.
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
JEUDI, 20 DECEMBRE 1888.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne voir la 2e page.

VENTES DE CE JOUR.

Par Spear & Kaeoffer, chez Jos Anglade, prêteur sur gages, coin Conti et Bourbon, un grand assortiment de gages forfaites, comprenant diamants, montres en or et en argent, chaînes, fusils, revolvers, argenterie plaquée et de fantaisie et autres articles.

L'emprunt russe et la France.

Nous ne nous rappelons aucune opération financière, heureuse ou malheureuse, faite par une puissance quelconque de l'ancien ou du nouveau Monde, qui ait produit autant de sensation à l'étranger, que le dernier emprunt russe. La célèbre triple alliance, qui a failli être une alliance à quatre et pourrait bien, du jour au lendemain, tomber à l'état d'alliance à deux, en a tremblé presque dans ses fondements. A Berlin, particulièrement, il y a eu plus que de la surprise, plus que du déconcertement : c'était presque de la panique. Certes, le sentiment de la peur ne s'y est pas manifesté avec une brutale naïveté, comme cela eût eu lieu dans plus d'une autre capitale; on sait y tourner la difficulté, faire bonne contenance, ne rien épargner pour essayer de faire croire à autrui qu'on se sent assez fort pour n'éprouver aucune crainte. Depuis les victoires de 1870-71, on se prétend, sur les bords de la Sprée, à jamais invincible; si l'on n'en est pas bien sûr, on tâche de sauver les apparences: on détourne les attentions; on les dirige sur les fantes, sur les maladresses—vraies ou prétendues—de ses adversaires. "C'est," prétend-on, un acte de folie, de la part de la France, de s'être mis sur les bras le fardeau de l'emprunt russe; elle est frappée d'aveuglement, elle ne voit pas les conséquences de sa conduite. Fort d'un pareil précédent, le Czar abusera de la confiance des Français; il reviendra, bientôt, à la charge, profitant de l'occasion pour accaparer toutes leurs épargnes."

Nous n'inventons rien; tel est, à la lettre, le langage d'une partie de la Presse allemande. C'est à croire qu'elle a été prise tout-à-coup d'une tendre sympathie pour ceux qu'elle appelait, il y a quinze jours, les barbares d'outre-Rhin; qu'elle veut défendre leurs bourses contre les exploitations indécentes de l'empereur de Russie.

Tout cela cache un profond dépit, une vive anxiété—disons le mot : la peur d'une guerre reposant sur la seule coalition qu'elle ait à redouter. Si l'Allemagne réussissait à diviser la République et l'Empire des Czars, à les maintenir à l'état—nous ne dirons pas d'hostilité, mais seulement de séparation, d'éloignement, elle pourrait se faire quelqu'illusion, espérer battre chacune des deux puissances l'une après l'autre, peut être même l'une par l'autre. Pourquoi pas? Le chancelier est un homme aux ressources diaboliques; il est bien terrible par son caractère, qui lui permet d'aller, sans broncher, sans sourciller, droit à son but, à travers le fer et le sang; il l'est plus encore par le génie de la discorde qu'il possède au plus haut degré.

Mais la situation est tout autre; il le sait mieux que personne; il se rend parfaitement compte de la fragilité de sa triple alliance, autour de laquelle il ne fait tant de bruit que pour étourdir la galerie. Il n'ignore pas que son union avec l'Autriche-Hongrie n'est qu'un mariage forcé, contracté par peur, pour éviter les étrivières. Entre empereurs, on se fait force politesses, on s'écrit des gracieusetés; à l'occasion, on se serre la main, mais on se déteste au fond—"Si je pouvais reprendre ce que ce prussien m'a volé" grommele entre ses dents François-Joseph; "si je pouvais enlever à cet autrichien le peu qui lui reste de mon Allemagne!" murmure de son côté Guillaume. Tout l'esprit de l'alliance est là. On s'embrasse dans l'espoir de pouvoir, un jour, étouffer son ami.

De côté de l'Italie, l'alliance ne vaut guère mieux. Elle n'a d'autre raison d'être que l'ambition malsaine du nouveau royaume qui s'est mis du côté du plus fort—du côté du manche, comme dit le peuple, pour tâcher d'en profiter, tout au moins, pour éviter les coups d'assommoir dont est menacée la race latine. Qu'il arrive, la moitié mésaventure aux Allemands, elle fera comme l'Autriche, elle leur tournera le dos. Les deux alliés leur fausseront compagnie—le premier, parce qu'il n'aura pas peur d'eux; le second, parce qu'il n'aura plus rien à en espérer.

En face de cette union boiteuse qui ne repose, d'un côté, que sur la haine et l'espoir de vengeance; de l'autre, que sur l'antipathie naturelle des races, que voyons-nous? Deux peuples, non seulement séparés par de vastes territoires intermédiaires qui les mettent dans l'impossibilité de se nuire, mais unis par une haine commune qui les rapproche, qui leur met au cœur le même désir de revanche—unis, surtout, par des intérêts tellement identiques, que le moindre avantage remporté par celui ci, profite, nécessairement, à celui-là; que chacun des deux doit être forcément victime de tout échec éprouvé par l'autre.

Ce n'est rien encore. Ces sympathies naturelles, basées sur tant de mobiles de premier ordre, viennent de s'affirmer d'une façon étonnante, qui n'a peut-être pas de précédents dans l'histoire économique du monde moderne.

La Russie avait besoin d'argent pour achever ses préparatifs de guerre; elle s'est naturellement adressée aux Bourses d'Europe. La France—et la France seule—a franchement répondu à son appel. Ce ne sont pas seulement quelques banquiers qui ont souscrit, par métier, comme d'ordinaire : c'est le peuple, c'est la masse. Le négociant a ouvert sa caisse et le boutiquier, son tiroir; l'ouvrier a puisé dans sa tirelire, et le paysan, dans son vieux bas legendaire. Tous sont venus apporter leur obole à l'œuvre commune, et il est résulté de cet élan spontané, inattendu—personne ne s'en doutait, la veille—ce phénomène étourdissant: l'emprunt russe couvert cinq fois par la France; l'emprunt russe devenu un emprunt national français. C'est un spectacle auquel on n'assiste pas, tous les jours; il n'y a guère que ce peuple-là qui soit capable de le donner.

On connaît le proverbe qui n'est que trop souvent vrai et fait assez peu d'honneur à l'humanité: "Ami, oui..... jusqu'à la bourse." La nation française vient de le faire mentir; elle s'est montrée amie, y compris la bourse; elle a fait des intérêts de la Russie ses propres intérêts. On sait, maintenant, à St.-Pétersbourg et dans tout le reste de l'empire des Czars, ce qu'elle est capable d'accomplir, quand elle se prend d'amitié pour un autre pays. Nous en savons quelque chose, nous aussi, aux Etats-Unis; il y a plus d'un siècle qu'elle nous a appris qu'en pareil cas, elle est aussi prodigue de son sang que de son argent.

—Qu'en dise, après cela, qu'il n'y a pas de traité d'alliance offensive et défensive entre la France et la Russie. Qu'importe? En est-il besoin? Qu'est-ce qu'un chiffon de papier signé par deux ou trois puissances qui, le plus souvent, rêvent au moyen de rentrer, à la première occasion, leur parole, au moment même où elles la donnent, auprès de toutes ces petites inscriptions de rentes dont sont porteuses les masses françaises? Qu'est ce qu'une union factice, que le moindre accident peut briser, auprès de cette preuve éclatante, palpable, de sympathie, qui fait des bourses des deux nations une bourse commune?

Oui, il y a là de quoi donner à réfléchir à M. de Bismarck et à son entourage. Quoi que prétendent les journaux à sa solde, le coup est porté; rien n'en annihilera ni n'en n'en diminuera les effets. L'alliance existe dans les esprits, dans les cœurs; cela vaut bien mieux que les trois signatures des Bismarck, Von Taafe et Crispi, dont pas un ne croit à la franchise, à l'amitié des deux autres. Il y a plus à compter sur l'union de deux nations amies que sur celle de trois frères ennemis.

La Salsaparille d'Ayer rend le sang pur, riche, chaud et vivifiant. Vendue par tous les droguistes.

Tarif pour les fêtes.

La ligne "Queen and Crescent Route," vendra pendant les fêtes des billets d'excursion entre toutes les stations de son parcours au taux d'un prix et tiers pour l'aller et le retour, les dits billets pour partir étant bons le 21, le 22, le 24 et le 25 décembre, et pour le retour jusqu'au 31 janvier. Ils seront bons aussi pour partir le 29, 30 et 31 décembre, et pour le retour jusqu'au 5 janvier. Tout le monde pourra donc aller visiter ses amis. De plus amples informations seront fournies avec plaisir aux personnes qui s'adresseront dans ce but aux agents de la ligne "Queen & Crescent."

LOUISIANE.

Le *South*, Plaquemine, paroisse Iberville, du 17 décembre :

Les pigeons pullulent, multiplient avec une rapidité prodigieuse, dans notre localité, et nos autorités devraient prendre des mesures pour nous en débarrasser. Il est devenu impossible de boire de l'eau pure, attendu que les toits des maisons sont devenus des perchoirs pour ces volatiles. Si l'on doit continuer à les protéger, nous serons obligés de déguerpir pour éviter cette véritable peste.

Mettons, sans hésiter, les pigeons hors la loi. Avec une somme de $25, on peut faire disparaître cette engeance. Il est odieux de voir sacrifier la santé de 3,000 à 4,000 personnes à des oiseaux devenus nuisibles. Il faut absolument les chasser hors des limites de la corporation.

Le *Banner*, New Road, paroisse Pointe Coupée, du 15 décembre :

Le Mississippi baisse lentement; il est, maintenant, nous dit-on, trois pieds plus bas qu'il y a quelques semaines.

—On nous rapporte, de tous les points de la paroisse, qu'il y a encore une grande quantité de coton dans les champs.

—L'habitation Nina, appartenant à la succession J. H. Snowden, ne finira pas avant la fin de l'année; elle fera, certainement, 600 boucauts de sucre.

—Tout autour de New Road, les planteurs roulent à force, à l'exception de la sucrerie Lejeune, incendiée.

Sur la propriété Cazayou, on fera 152 boucauts sur 90 acres de cannes.

Les frères Lorio ont fait 215 boucauts au: 150 acres de cannes. Leur sucre est de la meilleure qualité: ils ont eu à supporter plusieurs accidents.

—La levée de Vieille Rivière, dont la construction est confiée à M. Morgan O'Connor, marche rapidement et sera bientôt achevée.

Le *Herald*, Hahnville, paroisse St. Charles, du 15 décembre :

La récolte de sucre sera faible, mais elle a été faite facilement, sans frais; elle sera rémunératrice. Le temps favorable a été pour beaucoup dans le succès de la roulaison.

—Les habitations Speranza et Star ont terminé leurs travaux, cette semaine. Avant quinze jours, la roulaison sera, partout, achevée.

Le *Pionnier*, Kaplonville, paroisse Assomption du 15 décembre :

Au mot *Décembre*, l'. Vicknair, le jardinier louisianais, dit :

"C'est de ce mois, si le temps est beau, que l'on devra profiter pour labourer toutes les terres qui ne sont pas ensemencées, par exemple celles où l'on aura fait du maïs, afin de laisser passer les glaces dessus pour les bonifier. L'on devra encore semer des brelumes et des choux d'Alfis. Les jardiniers en primeurs devront porter toute leur attention sur tous les semis qu'ils auraient pu faire précédemment afin de les préserver du froid."

C'est aussi le moment, fin décembre et commencement de janvier, de planter les pommes de terre.

Les pommes de terre, elles aussi, *pient*.

Car, lorsque nos concitoyens du Nord et du Nord-Ouest entreront dans la saison, ils commencent à planter leurs pommes de terre, les nôtres sont presque mûres.

Et bien sait, lui qui l'a créée, que la pomme de terre est bonne. Pain du pauvre et de l'Irlande, on la trouve aussi sur la table du riche; et nous connaissons, sans être cuisinier, trente-neuf moyens de les accommoder.

Mais n'oublions jamais que la pomme de terre veut une terre bien ameublie et bien égoutte. Quant au plant, il ne peut être indifférent. Trop peu de chair autour d'un germe ne suffit pas. Buttons convenablement, à mesure que la tige pousse et se développe. Si la patate douce plonge dans la terre, la pomme de terre monte et fait ses *petits* en montant.

La pomme de terre, qu'on appelle en anglais *Irish potatoe*, est originaire d'Amérique.

Enfin, c'est le moment de nettoyer les arbres,—soin que nous prenons trop peu, et négligence grâce à laquelle nos arbres vivent peu de temps et donnent des fruits de qualité inférieure.

Car l'arbre à fruit veut être nettoyé, taillé et cultivé.

En somme, nous n'avons rien sans travail, sans soins et sans intelligence, pas même un radis rouge.

Le *Times*, Houma, paroisse Terrebonne, du 15 décembre :

Un grand nombre de nos planteurs finiront cette roulaison avant le jour de Noël.

—M. Pierre Berger nous informe qu'il fera une récolte moyenne ordinaire, sur toutes ses habitations.

—M. H. C. Minor fera, cette année, un peu plus que la moyenne, mais sa récolte est loin de valoir celle de l'an dernier, qui était tout-à fait exceptionnelle.

—M. Ernest Picou a achevé ses travaux sur sa propriété de Little Caillou, la semaine dernière. Il a une bonne récolte, mais pas aussi abondante qu'il s'y attendait, il y a trois ou quatre mois. L'ouragan a diminué le rendement. L'inondation lui a causé des pertes considérables, surtout sur la canne, qui a été grandement endommagée.

—L'habitation Woodlawn, propriété des frères Pugh, de la Nouvelle-Orléans, laquelle est dirigée par M. Ch. Budd, a donné, cette année, un excellent sucre; il n'en est pas de meilleure qualité sur les autres habitations de la paroisse. Le rendement est bon; c'est une bonne moyenne. On peut la comparer hardiment à celles des années précédentes.

Le *Pilote, du Teche*, Jeannerette, paroisse Ibérie, du 15 décembre :

On sait que toutes les manufactures, en Louisiane, sont exemptes de taxes d'Etat et municipales, en vertu de la Constitution, jusqu'en 1889. Il n'y a pas de meilleur endroit pour établir une filature de coton, une fabrique de meubles, une fabrique de voitures, un moulin à huile et à ris. Pourquoi ne profitons-nous pas des avantages que nous offre la loi?

—Nous voyons avec plaisir que le flot de l'immigration se dirige, enfin, du côté de Téche. Notre pays aurait dû, tout d'abord, attirer toutes les attentions, mais voilà des années que nous voyons les acheteurs traverser nos campagnes, sans daigner s'y arrêter; aujourd'hui il en est autrement, et nous ne perdrons pas pour avoir attendu. Ceux qui viennent à nous maintenant, forment la meilleure, la plus utile, la plus aisée classe d'immigrants. Nous leur souhaitons cordialement la bienvenue.

—Lundi dernier, M. John Simms nous a apporté un superbe spécimen de lin préparé. La fibre, que nous avons mesurée a 36 pouces de longueur. Ce lin a été cultivé par des Belges, sur la propriété du capitaine Blacksher, dans la Prairie Plaisance, on en avait semé un quart d'acre, en qualité d'essai; la réussite a dépassé toutes les espérances. Evidemment, le lin doit bien venir dans notre climat. Les Belges disent qu'il pousse plus rapidement, qu'il est de meilleur qualité et qu'on le rouit plus vite et plus aisément, ici, que dans leur pays.

Pour les affections de la Gorge et des Poumons, le Pectoral Cerise d'Ayer, pris à temps, est un spécifique assuré.

Le chef d'armée.

L'homme appelé à commander aux autres sur les champs de bataille a d'abord, comme dans toutes les professions libérales, une instruction scientifique à acquérir. Il faut qu'il possède les sciences exactes, les arts graphiques, la théorie des fortifications. Ingénieur, artilleur, bon officier de troupes, il faut qu'il devienne en outre géographe, et non géographe vulgaire, qui sait sous quel rocher naissent le Rhin ou le Danube, et dans quel bassin ils tombent, mais géographe profond, qui est plein de la carte, de son dessin, de ses lignes, de leurs rapports, de leur valeur. Il faut qu'il ait ensuite des connaissances exactes sur la force, les intérêts et le caractère des peuples, qu'il sache leur histoire politique, et particulièrement leur histoire militaire; il faut surtout qu'il connaisse les hommes, car les hommes à la guerre ne sont pas des machines; au contraire, ils y deviennent plus sensibles, plus irritables qu'ailleurs; et l'art de les manier, d'une main délicate et ferme, fut toujours une partie importante de l'art des grands capitaines. A toutes ces connaissances supérieures, il faut enfin que l'homme de guerre ajoute des connaissances plus vulgaires, mais non moins nécessaires, de l'administrateur. Il lui faut l'esprit d'ordre et de détail d'un commis; car ce n'est pas tout que de faire battre les hommes, il faut les nourrir, les vêtir, les armer, les guérir. Tout ce savoir si vaste, il faut le déployer à la fois, et au milieu des circonstances les plus extraordinaires. A chaque mouvement, il faut songer à la veille, au lendemain, à ses flancs, à ses derrières; mouvoir tout avec soi, munitions, vivres, hôpitaux; calculer à la fois sur l'atmosphère et sur le moral les hommes; et tous ces éléments si divers, si mobiles, qui changent, se compliquent sans cesse, les combiner au milieu du froid, du chaud, de la faim et des boulets. Tandis que vous pensez à tant de choses, le canon gronde, votre tête est menacée; mais ce qui est pire, des milliers d'hommes vous regardent, cherchent dans vos traits l'espérance de leur salut; plus loin, derrière eux, est la patrie avec des lauriers ou des cyprès; et toutes ces images, il faut les chasser, il faut penser, penser vite; car, une minute de plus, et la combinaison la plus belle a perdu son à propos, et au lieu de la gloire, c'est la honte qui vous attend.

Tout cela peut sans doute se faire médiocrement, comme toute chose, d'ailleurs; car on est poète, savant, orateur médiocre aussi; mais cela, fait avec génie, est sublime. Penser fortement, clairement, au fond de son cabinet, est bien beau sans contredit; mais penser aussi fortement, aussi clairement au milieu des boulets, est l'exercice le plus complet des facultés humaines.

L. A. THIERS.

Le drapeau.

—Voyez vous, disait souvent le capitaine Fougerel en frappant sur la table, vous ne savez pas, vous autres, ce que c'est que le drapeau. Il faut avoir été soldat; il faut avoir passé la frontière et marché sur des chemins qui ne sont plus ceux de la France; il faut avoir été éloigné du pays, sevré de toute parole de la langue qu'on a parlée depuis l'enfance; il faut s'être dit, pendant les journées d'étapes et de fatigue, que tout ce qui reste de la patrie amie, c'est ce qui reste de ses trois couleurs françaises qui clapote là-bas, au centre du bataillon; il faut n'avoir eu, dans la fumée de la bataille, d'autre point de ralliement que ce morceau d'étoffe déchirée pour comprendre, pour sentir ce que contient dans ses plis cette chose sacrée qu'on appelle le drapeau. Le drapeau, mes pauvres amis, mais, sachez-le bien, c'est, contenu dans un seul objet, tout ce qui fut, tout ce qui est la vie de chacun de nous: le foyer où l'on naquit, le coin de terre où l'on grandit, le premier sourire d'enfant, le premier amour de jeune homme, la mère qui vous berce, le père qui vous gronde, les premiers ans, la première larme, les sepults, les rêves, les chimères, les souvenirs: c'est toutes ces joies à la fois, toutes enfermées dans un mot, dans un nom, le plus beau de tous, la Patrie. Oui, je vous le dis, le drapeau, c'est tout cela, c'est l'honneur du régiment, ses gloires et ses titres flamboyant en lettres d'or sur ses couleurs fanées qui portent des noms de victoires; c'est comme la conscience des braves gens qui marchent à la mort sous ses plis; c'est le devoir dans ce qu'il a de plus sévère et de plus fier, représenté par ce qu'il y a de plus grand: une idée flottant dans un étendard. Aussi bien, étonnez-vous qu'on l'aime, ce drapeau parfois en haillons, et qu'on se fasse pour lui trouer la poitrine ou broyer le crâne. Il semble que tous les cœurs du régiment battent à son hampe par des fils invisibles. Le perdre, c'est la honte éternelle. Autant vaudrait souffleter un à un ces milliers d'hommes que de leur arracher, d'un seul coup, leur drapeau. Non, non, cent fois non! vous ne comprendrez jamais ce que peut souffrir un homme qui sait que son drapeau est demeuré, comme une partie intégrante du pays, aux mains de l'ennemi. C'est une idée fixe, qui dès lors le torture et le déchire. Le drapeau est là-bas! ils l'ont pris, ils le gardent! Nuit et jour il y songe, il en rêve, il en meurt parfois. Qu'est-ce qu'un drapeau? Vous me direz: Un symbole.... et qu'importe qu'il figure, ici ou là, dans une revue ou une apothéose? Symbole, soit; mais tant que l'espèce humaine aura besoin de se rattacher à quelque croyance saine, mâle et vraie, il lui en faudra encore, de ces symboles dont la vue seule remue en nous, jusqu'au fond de l'être, tous les généreux sentiments, tout ce qui nous porte vers le dévouement, le sacrifice, l'abnégation et le devoir.

JULES CLARETIE.

UN EXEMPLE DE GREFFE HUMAINE EN ALLEMAGNE.—La presse médicale d'Allemagne nous apporte un exemple de greffe humaine qui, sans constituer une nouveauté, ne laisse pas que de présenter de l'intérêt à titre de confirmation des pouvoirs nouveaux de la chirurgie, qui n'a que trop d'occasions d'en user. Un apprenti brasseur avait eu les extrémités inférieures jusque au-dessus des chevilles profondément brûlées par de la bière bouillante. Il fut transporté à l'hôpital. Six semaines après, la cicatrisation de ces horribles plaies ne se faisant pas, le chirurgien, résolu de recourir à la greffe, mit à profit le décès d'une pauvre vieille morte dans le même hôpital, sur la couche de laquelle, vingt minutes après qu'elle eût rendu l'âme, deux grands lambeaux de peau furent prélevés. Ces ayant lavés à l'eau salée et débarrassés de leur graisse, on les découpa en fragments de deux centimètres de long sur un de large qu'on appliqua sur les plaies. Et le tout saupoudré d'iodoforme fut enveloppé d'ouate. Au bout de quelques jours, douze greffes sur quatorze étaient sensibles à la piqûre d'une épingle, elles avaient pris. Au bout de six mois, le malade était guéri, marchait sans gêne aucune, grâce à la souplesse des cicatrices.

CURIEUSE EXPÉRIENCE — RÔTISSAGE D'UN POULET A LA LUMIÈRE ÉLECTRIQUE.—Une curieuse expérience a été faite, en Allemagne, à l'occasion d'un banquet. Un poulet a été mis à une broche, que faisait tourner un courant électrique. A côté de la broche, dans une espèce de casserole métallique enveloppant le tout, se trouvait un système de fils conducteurs, au travers duquels était dirigé un fort courant électrique. La chaleur produite par l'électricité a été telle que le poulet s'est trouvé rôti à point en une demi-heure. Il fut bien ajouté que le rôtissage des poulets à la lumière électrique n'est pas prêt d'être universellement mis en usage. En effet, sans compter les frais d'installation, on a dépensé environ deux francs d'électricité. Mais ce n'est là qu'un premier essai et l'on espère arriver à des résultats beaucoup plus pratiques.

LE SERGENT.

Il ne s'appelait pas Lafleur, ni Le Remède, comme un sergent de l'ancien régime. Il s'appelait Pidoux, comme un troupier de Cham ou de Randon. Mais, dans sa compagnie, il était plus connu sous le nom du Quincaillier.

Pourquoi le Quincaillier? Avait-il donc jadis manié d'autre acier que celui de son fusil, ou d'autre plomb que celui de ses cartouches?

Non. Pidoux était un ancien enfant de troupe. Il n'avait jamais eu d'autre famille que le régiment ni d'autre métier que la guerre.

Si on l'appelait le Quincaillier, c'était à cause de la ferblanterie qui dansait au côté de sa tunique. Une vraie batterie de cuisine, ramassée un peu partout, dans toutes les cuisines où on avait cassé des œufs pour faire une omelette. Pidoux avait eu la veine de ne pas être dans le tas des œufs cassés. Mais le diable l'emporte s'il avait jamais eu comment!

Toujours est-il qu'il était encore debout, et droit sous les armes, nom d'une pipe! et faisant bonne figure dans une revue, vous pouvez m'en croire, avec sa grosse moustache grisonnante et sa longue impériale poivre et sel qui lui donnaient un air crâne et bourru tout ensemble, et sa rangée de croix et de médailles aux rubans multicoles, dont l'or et l'argent rutilaient victorieusement au grand soleil!

Il en avait bien sept ou huit de ces breloques qui coûtaient plus cher que chez le bijoutier, et dont une seule suffisait pour faire l'honneur d'un soldat. La médaille de Crimée, d'abord, puis celle d'Italie, puis celle du Mexique, accompagnées de deux ou trois autres bricoles sans importance, qui étaient venues grossir la collection comme par hasard.. Puis, du nanan: la médaille militaire, réunissant tout le reste.... Et enfin, pour clore dignement la série, la vraie décoration, l'étoile des braves, la croix de la Légion d'honneur!

Celle-là, c'était le bouquet. Tout blasé qu'il fût—ou plutôt qu'il affectât de paraître—en fait de pendeloques glorieuses, Pidoux ne la regardait pas, sans une certaine émotion, et plus d'une fois, quand il croisait dans la rue un supérieur qui lui rendait son salut, vous auriez pu le surprendre louchant du côté de son ruban rouge, avec une tendresse mouillée dans le regard....

Mais, par la sambleu! il ne songeait pas à loucher d'orgueil, ce jour-là, le sergent Pidoux!

C'était le jour—jour affreux, jour infâme—où l'armée de Sedan captive, livrée, trahie, se rendait à la merci des Allemands. Oui, trahie, mille noms de nome!.... Car c'est une trahison, quelle que soit la fortune, de désarmer d'un trait de plume cent cinquante mille hommes qui ne demandent qu'à mourir! Car on n'a pas le droit de faire à la mort le vol de cet honneur qui se réfugie en elle, qui lui dit: Je te veux, je t'épouse,—et de donner l'ignominie de la geôle à qui réclame la gloire du charnier!

Aussi, quelle stupeur, quand le moment suprême fut arrivé, quand il n'y eut plus à se leurrer d'aucun espoir, quand il fallut se dire:

—C'est vrai, absolument vrai! Nous allons sortir de la, tous, résignés, la tête basse, comme un troupeau de moutons gardés par des chiens.... Pourquoi pas deux par deux, la chaîne au pied comme des forçats? N'est-ce pas un bagne qu'on nous mène? Oui, un bagne de repos forcé, tandis que, derrière nous, la patrie étranglée jette son dernier râle en criant: Au secours!

.·.

Jusqu'à la dernière minute, le sergent Pidoux refusa d'y croire.

Depuis la veille, l'ordre formel avait été donné pour le lendemain, les autres s'y étaient faits, à l'idée de s'en aller comme cela le long des routes, les bras ballants et les mains vides, du côté de cette Allemagne où ils avaient dû entrer le fusil au poing....

Lui, non. Cette pensée-là ne pouvait pas lui entrer dans la tête. Si bien qu'au moment de partir, quand il dut rejoindre sa compagnie massée sur la grande place, une envie folle le prit de ne pas bouger, de rester là, inerte, insensible aux bourrades, aux coups de crosse, et de dire: Tuez-moi, mais je ne marcherai pas!

Pourtant, quand la colonne s'ébranla, machinalement il fit comme les autres: il marcha.

Il marcha devant lui jusqu'à la porte de la ville, mort, l'œil fixe, faisant cela comme il aurait fait autre chose, dans une sorte d'hébétement farouche, mêlant son pas alourdi au piétinement du tas d'hommes qui allait devant lui....

Tout d'un coup, le mouvement se ralentit. On était arrivé au bout de la ville, et, pour franchir la porte, les rangs devaient se serrer. La troupe marqua le pas pendant quelques minutes, avançant à peine; puis le mouvement, s'accélère, et le sergent Pidoux se trouva hors des murs.

Alors, comme à côté de lui les têtes se tournaient toutes dans le même sens, le sergent tourna aussi la tête et voici ce qu'il vit.

A quelques mètres hors de la ville, la route que suivaient les prisonniers était coupée par une autre route. Or, à l'angle de ce carrefour, une troupe à cheval était postée, immobile, regardant passer le défilé,—une troupe brillante et chamarrée d'officiers prussiens en grande tenue. Au milieu, en uniforme plus superbe encore, un officier supérieur, un général de large carrure et de mine hautaine....

Qui était-ce?

Les prisonniers ne se le demandèrent même pas. C'était un des vainqueurs, voilà tout. Cela leur suffisait. Et, d'abord levés pour regarder, les yeux se baissaient sous les sourcils froncés par une sourde colère.... Qu'est-ce qu'ils venaient faire, ceux-là, sur le chemin des vaincus? Les voir passer comme un troupeau de bêtes captives, et compléter l'insolence de leur facile triomphe par l'insulte de leur curiosité?....

Le sergent Pidoux s'avait pas baissé les yeux, lui. Il continuait à fixer le groupe arrogant des superbes cavaliers droits sur leurs selles. Un flot de sang avait empourpré ses joues, et ses prunelles lançaient des éclairs.

Or, comme il passait devant ce tas d'insolents vainqueurs,—il se trouvait juste au flanc de la colonne, à dix mètres d'eux tout au plus,—il s'arrêta, les regardant en face, et....

...Devant les canons anglais prêts à cracher la mort, le général Cambronne avait trouvé un cri. Devant l'état-major allemand, le sergent Pidoux trouva un geste....

D'un coup de main, il nettoya sa tunique, arrachant tout, croix et médailles.... et d'un tour de bras, à la volée, il envoya le tas, Crimée, Italie, Mexique, Légion d'honneur et le reste à la figure du général prussien!

La rage l'avait empêché de viser juste, et la poignée de médailles, s'éparpillant en l'air, effleura le dolman de l'officier, glissa sur la selle et, de là, tomba par terre.

Le général eut un tel haut-le-corps de surprise que sa main, tirant sur ses rênes, fit cabrer son cheval.

Quand les pieds de la bête retombèrent sur le sol, quatre hommes avaient déjà sauté le sergent par les épaules et tiraient sur lui pour l'entraîner.... Subitement, une mêlée se produisit. Les camarades du sergent, ayant vu le coup, se jetèrent sur lui pour le dégager. Mais la lutte fut courte. Vingt hommes de l'escorte s'étaient précipités, la crosse haute, frappant dans le tas à coups redoublés. Les Français lâchèrent prise, et le sergent Pidoux resta seul, haletant sous l'étreinte de dix poignes vigoureuses, comme un sanglier coiffé par des chiens.

Son regard croisa celui du général prussien, resté immobile sur sa selle.

Il y eut un moment d'attente, où personne ne bougea. Qu'allait dire le vainqueur?

Le vainqueur outragé ne dit rien, vaincu par l'héroïsme de l'outrage. Il appela du geste un de ses hommes et lui montra les médailles qui jonchaient le sol. Le soldat comprit et les ramassa. Puis, d'un nouveau geste, le général désigna le sergent, toujours maintenu par les poignes prussiennes.

Le soldat obéit et présente au prisonnier ses médailles. Mais le sergent Pidoux secoua la tête.

—Non, dit-il d'une voix étranglée, je n'en veux plus!

Et il tint bon, l'absurde et sublime entêté! Alors, le général prussien dit:

—Lâchez-le et qu'on les donne à un autre.

On lâcha le sergent qui reprit son rang au flanc de la colonne, et on remit les décorations à un des prisonniers, qui les garda.

.·.

Deux mois après, dans la casemate où il grelottait au bord de la Baltique, le sergent Pidoux n'avait pas voulu reprendre ses médailles. Pourtant un soir, il s'approcha du camarade qui avait accepté le dépôt.

—Dis donc, fit-il à voix basse, rends-moi tout de même!

Le lendemain matin, le sergent Pidoux manquait à l'appel. Il s'était évadé pendant la nuit.

....Quelques jours avant l'armistice, le soir du dernier combat que livra dans le Nord l'armée de Faidherbe, on releva le sergent Pidoux parmi les morts.

Il avait toutes ses médailles sur la poitrine.

Seule la croix de la Légion d'honneur manquait. Une balle prussienne la lui avait clouée au cœur.

JOSEPH MONTET.

CHAPEN—Décédée hier, à 8 heures du soir, à l'âge de 49 ans, Mme Vve CHAPEN, née Cécile Navailles, native de France. Les amis et connaissances de la famille Navailles sont priés d'assister à ses funérailles, qui auront lieu aujourd'hui 20 décembre, à 4 heures de l'après midi, de sa dernière résidence No 147 rue des Remparts.

TO-KALON.
Avis aux gourmets.
Vins supérieurs de Californie que l'on trouvera toujours chez H. FORGERT, 150 rue Royale, entre St-Pierre et Toulouse, surtout le célèbre vin de M. Cerbb.
4 oct—ou 17 fév

GANTS
—ET—
PARFUMERIE
Pour Noël et le Jour de l'An,
—CHEZ—
VIPLE,
Successeur de P. PERET,
8 - - RUE BOURBON - - 8
PRÈS CANAL.
N. B.—Soyez bien sûr d'aller au bon endroit, No 8. 20 déc—

Association du Tombeau du Bataillon d'Artillerie d'Orléans.

EN vertu de l'Article quatre de la charte et conformément à la résolution adoptée à la séance de la Direction une élection pour donne stre tours de cette Association aura lieu dimanche 23 décembre 1888, de 11 heures a. m. à 2 heures p. m. au bureau de MM. P. E. Tissard et Ile avocate et notaire, No 54 rue du Camp, au premier, sous les auspices des commissaires qui seront désignés par le Président.

Par ordre de la Direction.

PAUL E. THÉARD Président.
A. SOUZA Secrétaire. 20 déc—4t PP

Rapport sur la situation de la Banque Mutuelle Nationale

A la Nouvelle-Orléans, dans l'Etat de la Louisiane,

A la clôture des affaires le 12 décembre 1888.

ACTIF.

Prêts et escomptes	$ 736 302 63
Surtaxes: gratis et non garantis	2,383 30
Bons des Etats Unis pour garantie de la circulation	50 000 00
Autres actions et bons	121,612 50
Dû par agents appointés de réserve	100,781 99
Dû par d'autres banques nationales	5,700 80
Dû par banques d'Etat et banquiers	50,284 50
Propriétés foncières, meubles et accessoires	60,701 20
Dépenses courantes et taxes payées	9,858 16
Echange des Clearing House	125,828 44
Billets d'autres banques	9 000 00
Papier de circulation fractionnaire en billets et sous	1,862 18
Espèces	27,100 00
Billets légal tender	74,900 00
Certificats de dépôt des Etats-Unis pour légal tenders	120,000 00
Fonds de rachat avec le trésorier des Etat Unis (5 pour cent de circulation)	2,250 00
Total	$1,498,026 90

PASSIF.

Capital payé	$ 300,000 00
Fonds de réserve	100,000 00
Profits non divisés	26,917 90
Billets de banques nationales en circulation	45,000 00
Dividendes non payés	224 00
Dépôts individuels sujets à être vérifiés	962,767 67
Certificats de dépôt sur demande	25,110 00
Chèques certifiés	32 28
Dû à d'autres banques nationales	8,010 73
Dû à banques d'Etat et banquiers	27,154 19
Total	$1,498,026 90

ETAT DE LA LOUISIANE, } PAROISSE D'ORLÉANS, }

Moi, JOHN T. HARDIE président de la Banque ci-dessus, je jure solennellement que l'état de situation ci-dessus est exact au mieux de ma connaissance.

JNO. T. HARDIE. Président.

Fait sous serment devant moi, ce 17e jour de décembre, 1888.

JAS. FAHEY, Notaire.

Pour copie conforme

LLOYD R. COLEMAN }
L. C. FALLON } Directeurs.
F. POURCHY. }

19dec—

Salons de billard et café de Miller,
Au coin des rues Commune et St-Charles.
Les tables de billard de l'établissement ont été remises à neuf, leurs tapis renouvelés, billes et queues nouvelles.
Salons de poole à quinze billes et de quilles.
La buvette est pourvue des meilleurs vins et liqueurs.
Un service poli est assuré.
16 déc—3m

1888 - - - 1889
Noel - Etrennes
EXPOSITION ANNUELLE
JOUETS D'ENFANTS
En tous genres.
Porcelaines, Cristaux de Baccarat, Articles de Fantaisie.
Prix exceptionnellement réduits et marqué de en CHIFFRES CONNUS.
H. DAMIENS,
Coin Royale et Toulouse.
13 déc—8f

TROIS CELEBRES
MACHINES A COUDRE.
La nouvelle machine automatique Singer (Si simple). Elle coud d'un trait.
Le New Singer Vibrator. Plus moderne, fonctionnant plus facilement et plus simple que to